

Alex Colville

Où l'image est à la fois description et symbole.

UNE rétrospective de l'œuvre du peintre canadien Alex Colville a été présentée l'année dernière au Musée des beaux-arts de l'Ontario, à Toronto, et au début de cette année au Musée des beaux-arts de Montréal. Cette exposition, qui comprend une soixantaine de peintures, quelques sérigraphies et une série de dessins, est la reconnaissance explicite de la place qu'occupe Colville, l'un des maîtres du réalisme contemporain, dans l'art des vingt-cinq dernières années.

Alex Colville prend ses sujets dans la vie quotidienne, qu'il ne trouve « ni ennuyeuse, ni banale ». Ses tableaux sont d'un réalisme méticuleux. Aucun détail n'est négligé. Ils ne sont pas, cependant, « photographiques ». C'est que Colville ne se contente pas d'enregistrer ce qu'il voit et de le reproduire avec une fidélité parfaite, il nourrit aussi ses images de ses souvenirs, de ses valeurs, de ses impressions profondes. Ses tableaux manifestent toujours, avec la discrétion, la retenue qui lui sont propres, une réaction personnelle à un événement. L'artiste souligne d'ailleurs lui-même la différence entre prendre une photographie et faire un tableau. Dans la monographie qui sert de catalogue à l'exposition, David Burnett écrit : « Un tableau de Colville n'est pas un fragment du monde, mais une image visuelle unique » (1). Colville affirme à la fois la réalité du monde extérieur et sa signification existentielle.

Quoique tout à fait ordinaire, l'univers de Colville laisse souvent au spectateur une impression ambivalente qui en rend l'interprétation très ouverte. Il est comme figé à un instant précis de son mouvement. Chaque image est à la fois description et symbole. Les personnages ont quelque chose d'impénétrable, le regard tourné vers leurs propres pensées (*L'homme au pistolet* ; *Vers l'île du Prince-Edouard*). Ils semblent abriter une solitude inaliénable, même lorsque les liens familiaux les plus intimes les unissent (*Midi de juin* ; *Janvier*). Une barrière paraît s'interposer entre les êtres, qui n'est cependant pas indifférence et absence de



Rue principale (1979).

communication, mais autonomie, indépendance de la personne. « Sans autonomie, c'est-à-dire sans une certaine distance, dit Colville, il n'y a pas de communication possible entre les êtres ». Ce qui frappe surtout, c'est le sentiment d'intemporalité que donnent au spectateur les scènes familières peintes par Colville, sensation qui engendre une inquiétude sourde. On ne sait plus, tout à coup, ce qu'il faut comprendre, ce qu'il faut penser de ces images qui semblaient d'abord immédiatement lisibles. L'impression déroutante est accentuée par l'attitude souvent ambiguë des personnages — hommes ou animaux — et par la composition du tableau. Ainsi, dans *L'Homme au pistolet*, l'organisation de l'espace fait effectuer sans cesse au regard un mouvement de va-et-vient de l'homme au pistolet, tandis que l'homme, par son attitude à la fois impersonnelle et préoccupée, appelle de la part de celui qui regarde tout un travail d'imagination. Va-t-il se suicider? Est-ce une menace d'agression? Ou bien la simple réflexion d'un amateur de tir sur son adresse après un exercice, réussi ou non?

De même, dans *Chien et Pont*, nous ne savons pas trop ce qu'il faut induire de l'at-

titude du chien. N'est-ce qu'une bête paisible qui retourne chez son maître? L'animal prépare-t-il au contraire une attaque? Pourquoi ce chien, seul et au regard fixe, sur ce pont métallique dont la structure se découpe sur un ciel jaune de nuit tombante ou de lever du jour?

Quoi de plus banal que la scène d'hiver de *Rue principale*, où deux femmes qui



Né à Toronto en 1920, Alex Colville vit dans les provinces maritimes depuis son enfance. Après ses études à l'École des beaux-arts de la Mount Allison University (Sackville, Nouveau-Brunswick), il s'engage en 1942 dans l'armée canadienne. En 1946, il devient professeur à la Mount Allison University. Pendant près de vingt ans, son enseignement marque profondément les peintres de l'école canadienne dite « école réaliste des Maritimes ». Depuis 1963, il se consacre à la peinture. De nombreux critiques et amateurs d'art, aux États-Unis et au Canada, tiennent Alex Colville pour « le peintre réaliste le plus important du monde occidental ».

1. David Burnett, Colville, traduction de Lucie Amyot, 272 pages, Editions du Trécaré, Montréal.